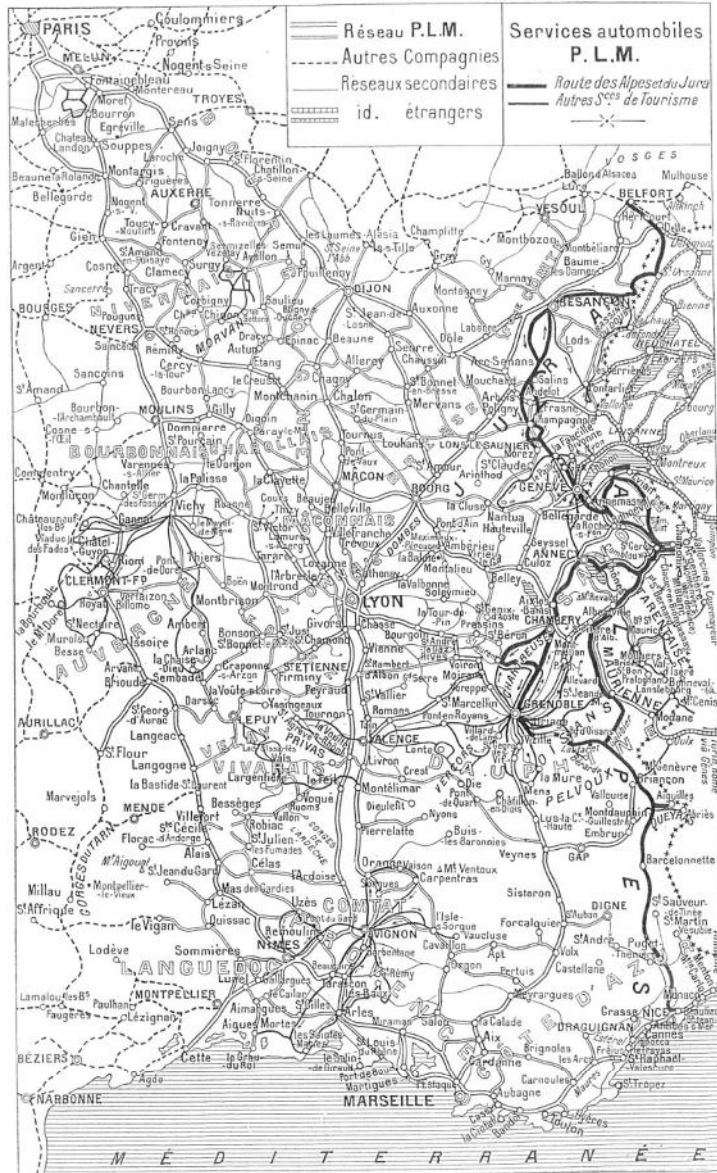


RÉSEAU P.L.M.
CENTRES DE TOURISME ET DE SÉJOUR
ET LIGNES INTERNATIONALES EN CORRESPONDANCE AVEC LE RÉSEAU



AGENDA



PLM

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

86, Rue Saint-Lazare, PARIS

CALENDRIER

MARS table with dates and names

DU TOURISTE



FÉVRIER table with dates and names

MARS table with dates and names

AVRIL table with dates and names

MAI table with dates and names

JUN table with dates and names

JANVIER table with dates and names

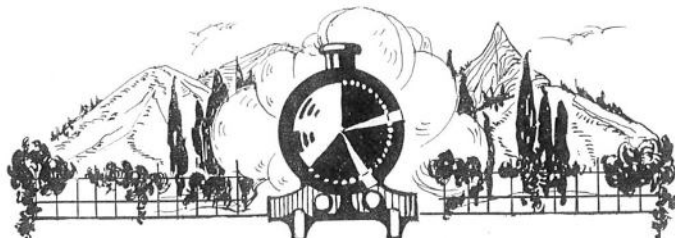
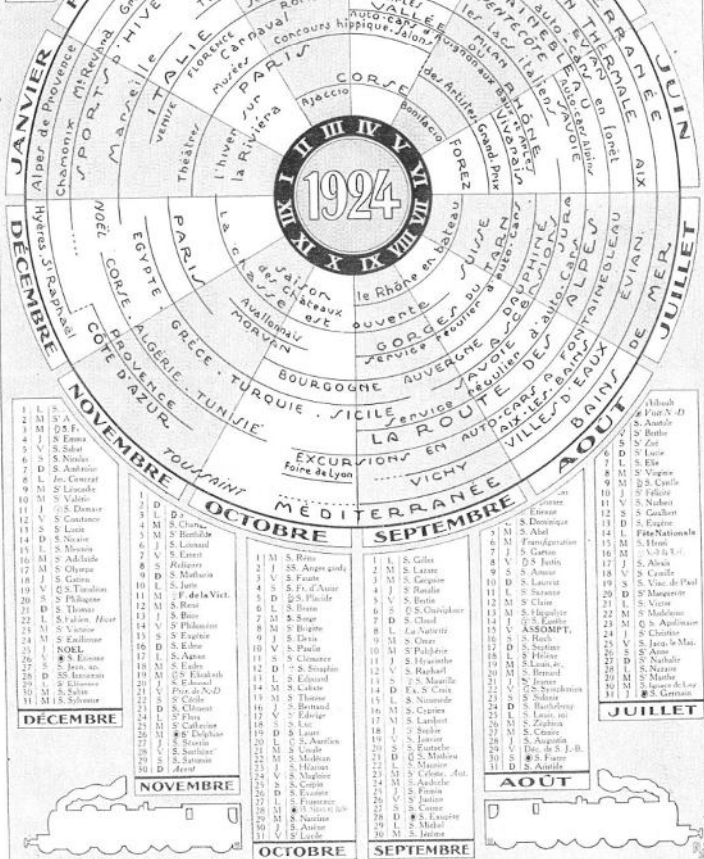
FÉVRIER table with dates and names

MARS table with dates and names

AVRIL table with dates and names

MAI table with dates and names

JUN table with dates and names



SOMMAIRE

Table listing articles and their page numbers: I. L'ÉTERNELLE JEUNESSE DU MIDI (7), II. L'ÉTÉ A NICE (11), III. SOUVENIRS SUR LE THÉÂTRE ANTIQUE D'ORANGE (15), etc.



CARNET DES MOIS

TEXTE DE PALYMÈDE

12 compositions (frontispices) par M. AUG.-H. THOMAS
 66 dessins humoristiques par M. NAURAC
 81 croquis de paysages par MM. G. BELNET, ROGER BRODERS, EUGÈNE CARTIER,
 JULIEN LAGAZE, LUC LANEL, LÉO LELÉE, AUG.-H. THOMAS
 Centres de Sports d'hiver, 84. — Sur les bords de la Riviera..., 102. — Du Midi du
 Réseau vers le Nord-Africain, 120. — Visions l'Ile de Corse au Printemps, 138. — Sur le
 Pont d'Avignon..., 156. — Dans les pays de l'Onde pure, 174. — L'auto-car, complément du
 rail, 192. — Où passez-vous vos vacances? 210. — Hautes et moyennes altitudes, 228. —
 Excursions gastronomiques, 240. — Outre-monts et outre-mers, 264. — De diverses façons
 de passer la Noël, 282.

HORS-TEXTE EN COULEURS

		Pages
I.	LA PERGOLA DEVANT LA MER Aquarelle de M. FERNAND SIMÉON	9
II.	FEZ. COUR DE LA MEDERSA ATTARINE Peinture de M. FÉLIX BOUCHOR	27
III.	BESANÇON. PLACE DE LA RÉVOLUTION Aquarelle de M. P. LAGOSTE	45
IV.	BRIANÇON. PORTE D'EMBRUN Détrempé de M. G. BELNET	63
V.	LA VOYAGEUSE Aquarelle de M. AUG.-H. THOMAS	81
VI.	MARTIGUES Peinture de M. R. ALLÈGRE	99
VII.	TUNISIE. DANS L'OASIS DE TOUGGOURT Aquarelle de M. ROGER BRODERS	117
VIII.	CORSE. CALANCHES DE PIANA Gouache de M. G. BELNET	135
IX.	SYRIE. RUINES DE BALBECK Aquarelle de M. P. VIGAL	153
X.	ROME. LE FORUM ET LE COLISÉE VUS DU MONT PALATIN Peinture de M. JEAN JULIEN	171
XI.	ALPES. LA MEJE EN ÉTÉ Aquarelle de M. JULIEN LAGAZE	189
XII.	DOLE. LE SOIR. LE CANAL DES TANNEURS Aquarelle de M. ROGER BRODERS	207
XIII.	ARDÈCHE. PONT D'ARC Peinture de M. LOÏS PRAT	225
XIV.	DIJON. RUE MUSETTE ET NOTRE-DAME Gouache de M. G. BELNET	243
XV.	LE CAIRE. UNE RUE Peinture de M. AUG.-H. THOMAS	261
XVI.	LES BAUX. NUIT DE NOËL Aquarelle de M. LÉO LELÉE	279

Memento du Voyageur, 297. — Liste des Syndicats d'Initiative de Tourisme du
 P. L. M., 298. — Attractions touristiques pour 1924, 299. — Le confort des voitures sur les
 Chemins de fer P. L. M., 301. — Les grandes Associations et Organisations touristiques, 303.



La Jeunesse éternelle du Midi

LE Nord, l'Est, l'Ouest, le Centre, ces régions ainsi couramment désignées, d'un nom qui n'a rien de mélodieux, ont toutes comme un âge, qui à chacune leur est propre, soit qu'elles semblent l'avoir toujours eu et devoir, immuables, n'en changer jamais; soit qu'elles paraissent l'avoir acquis, peu à peu, au long du temps et continuer encore à en subir les transformations et les atteintes, ainsi qu'y est obligé l'homme mortel, au cours de sa vie.

Pour ces quatre régions, que nous venons d'indiquer, l'âge n'est pas pareil. Malgré les différences, il se rapproche cependant toujours pour elles de la maturité, et le Nord même la dépasse, en prenant parfois, en plus, un caractère grave et sombre au fond duquel médite la tristesse...

Mais il est une cinquième contrée, ne ressemblant à aucune autre et les dominant toutes par la joie dont elle respire, une contrée bénie des dieux qui, seul, offre en toute saison, avec un incomparable pouvoir d'éclat, l'âge suave et rêvé, le plus éphémère et le plus beau, celui de la jeunesse.

Dites seulement ces deux mots magiques : LE MIDI... et voilà qu'aussitôt tout s'éclaire et s'anime. Sans avoir besoin de fermer les yeux pour l'imaginer et l'évoquer à la réflexion, vous voyez à l'instant émerger des flots de vos désirs, le pays des

Hespérides que vous ouvre déjà la clef d'or de son nom; et dès que vous y pénétrez, en cette terre promise et généreuse, qui tient toujours plus qu'elle ne promet, et qui, par une grâce incessante, joint aux ivresses du mirage celles de la possession et répand l'irréel dans la réalité... alors c'est un indicible émoi, l'enchantement complet.

Si vous possédez la jeunesse, le Midi la reçoit en reine et vous apprend, avec l'art d'en jouir, la science d'en profiter; et si vous l'avez perdue, il fait, pour vous consoler, tout le temps que vous êtes chez lui, semblant de vous la rendre, il vous la rend même... un peu, juste assez pour adoucir et poétiser en vous les regrets, et vous redonner d'une façon naturelle le goût de l'espérance.

Elle est si étroitement attachée au Midi, cette jeunesse, qu'elle en est devenue inséparable et que tout en lui la dégage et la prouve, même ce qui devrait en fait la démentir ou au moins l'atténuer, c'est-à-dire ses origines et son innombrable passé, si lourd, si riche, si lointain qu'il semble plus reculé et plus accablant que celui des autres terres! Et pourtant, au lieu d'écraser le Midi, son antiquité l'allège; il s'en élance comme un jet d'eau et en coule comme d'une source. Inaltérablement sa mythologie le rafraîchit, le renouvelle et le métamorphose, et ses ruines millénaires ne font que proclamer sa longévité juvénile et fabuleuse en même temps qu'éternelle, car le monde finira, mais le Midi... jamais! C'est un morceau de paradis, une corniche d'azur tombée par accident d'En Haut, à la première Aurore... et ses souvenirs, son histoire, son climat, son air embaumé, ses flots, ses fleurs, tout le bleu de ses eaux, de ses minces fumées, l'extase de son ciel, le rose de ses roses et celui de ses toits, le vert homérique de ses cyprès, le vert virgilien de ses pins et le vert clair de ses poteries et de ses persiennes, et tous ses blancs, celui de la terrasse et celui des colonnes, celui de ses lis, de ses routes, de sa poussière et de son écume, de son plâtre et de ses marbres, de ses villas et de ses villes entières où pas un mur n'est noir, où l'ombre elle-même et les ténèbres sont bleues encore et si tendrement nuancées, tout, dans le divin Midi, chante et crie: Jeunesse! Jeunesse! C'est là qu'à tout âge on respire et l'on soupire le mieux et que l'on a toujours, jusque dans le sommeil, le cœur de sa vingtième année.

HENRI LAVEDAN
de l'Académie française.



Dessins de Siméon.



LA PERGOLA DEVANT LA MER
PAR FERNAND SIMEON



Vue générale

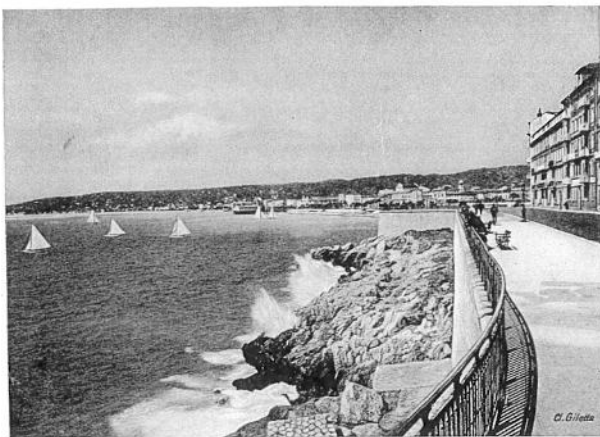
L'ÉTÉ A NICE

LES hivernants fuient Nice dès la fin de mars. Ils ont tort ; ils ne savent pas ce qu'ils perdent. Nice, l'hiver, est un miracle délicieux, bien qu'un peu précaire. Il est en effet prodigieux qu'à douze heures de Paris se trouve un climat comparable à celui de la Californie du Sud, c'est-à-dire de la Californie qui va de Los-Angeles à San Diego ; car San-Francisco est déjà plus froid et plus humide. Pour atteindre là-bas ce climat, l'Américain de New-York est obligé de rouler, sans autre arrêt que les dix minutes périodiquement nécessaires aux changements de machine, durant cinq jours et six nuits. Il n'est pas étonnant qu'après une telle épreuve, il rejoigne enfin le printemps sur les côtes du Pacifique. Ici, nous le saluons au réveil, après une excellente nuit bercée dans un lit moelleux que ne secouent jamais les formidables démarrages américains.

Mais enfin, dans l'hiver de Nice, si doux qu'il soit, on retrouve par moments le spectre ou l'ombre de l'hiver parisien ; car on ne peut exiger que douze heures de voyage transportent aux environs des tropiques. Pour ceux qui connaissent le pays et ne se contentent pas de suivre aveuglément les déplacements de la mode, la véritable saison de la Côte d'Azur commence tout juste quand finit la saison officielle. Elle va du 1^{er} avril au commencement de juillet. Comme je l'ai déjà dit ailleurs, ceux qui s'en vont avant la fin de juin, ne savent pas ce qui se passe quand ils ne sont plus là. C'est alors que la fête commence. Comme s'ils avaient attendu le départ de témoins



Le quartier du Mont Boron



Terrasse du soleil

importuns et railleurs, voici que de tous côtés surgissent les véritables acteurs de l'admirable féerie. Durant l'hiver, devant les hôtes de passage, on ne joue qu'une sorte de prologue, un peu pâle, un peu lent, un peu craintif et compassé. Mais maintenant éclatent tout à coup sur la terre enivrée les grands actes lyriques.

Le ciel ouvre ses perspectives jusqu'aux dernières limites de l'azur, et toutes les fleurs déchirent les jardins, les rochers et les plaines pour s'élever et se précipiter vers l'abîme de joie qui semble les aspirer dans l'espace. Les anthémis, devenus fous, tendent durant six semaines à d'invisibles fiancées, d'énormes bouquets ronds comme des boucliers de neige ardente. L'écarlate et tumultueux manteau des bougainvillés flotte autour des maisons dont les fenêtres éblouies clignent parmi les flammes. Les roses jaunes revêtent les collines de voiles safranés, les roses roses, du beau rose innocent des premières pudeurs inondent les vallées, comme si les divins réservoirs de l'aurore, où s'élabore la chair idéale des vierges et des anges avaient débordé sur le monde. D'autres grimpent aux arbres, escaladent les piliers, les façades, les portiques, s'élancent et retombent, se relèvent et se multiplient, se bousculent et se superposent, grappes d'ivresses qui fermentent, silencieux essaims de pétales passionnés.

Et les parfums innombrables, divers et impérieux qui coulent parmi cette mer d'allégresse, comme des fleuves qui ne se confondent pas et dont on reconnaît la source à chaque aspiration! Voici le torrent vert et froid du géranium-rosa, le ruissellement de clous de girofle de l'œillet, la claire et loyale rivière de la lavande, le résineux bouillonnement de la pinède et la grande nappe étale et sucrée, aux



Une rue de la vieille ville



Promenade des États-Unis

douceurs obsédantes de la fleur d'oranger qui sous l'odeur immense du ciel bleu submerge la campagne...

Jusqu'aux premiers jours de juillet, la chaleur sèche, aérée, légère, éventée de brises qu'échangent la mer et la montagne, loin d'être insupportable, comme le croient trop volontiers ceux qui s'en sont allés, est la température idéale du corps humain, celle où s'épanouissent tous ses sens et la joie tranquille et simple de vivre, en un mot la température du bonheur; car l'homme, ne l'oublions pas, est avant tout un animal des pays chauds.

Plus tard, de juillet au commencement de septembre, vient une autre saison, celle de l'été immobile, sans orages, sans pluie, sans nuages; c'est la saison du soleil intégral et du bleu absolu. Elle serait aussi délicieuse que les autres si nous apprenions à goûter ses délices. Mais même les Niçois, les Cannois et les Mentonnais auto-



Terrasse sur la rade

chtones, ne savent pas encore affronter ces huit ou dix semaines fulgurantes et magnifiques alors qu'à quelques kilomètres de la frontière, les Italiens accourent du fond des villes et des campagnes, pour jouir, sur les bords de la même Méditerranée, d'un climat que leurs frères de France redoutent et fuient comme un fléau. L'été dernier, aux jours les plus accablants du mois d'août, j'ai, en auto, parcouru toute cette admirable côte ligurienne, de Pise à Vintimille. Je croyais la trouver aussi déserte que la nôtre qui n'en est que le prolongement qui de Menton s'étend jusqu'à Saint-Raphaël et, si l'on veut, par Sainte-Maxime, le Lavandou, Hyères, Toulon, Bandol, jusqu'aux portes de Marseille. Mais au lieu du silence et de la mort dorée et



Vue prise du Château

somptueuse que vaguement je redoutais, une vie débordante, bruyante, multicolore, illuminée, hilare, bouillonnait sur toutes les adorables plages de la Rivière du Ponent et de celle du Levant. Seules, San-Remo et Bordighera, trop proches de la frontière, semblaient légèrement atteintes du sommeil contagieux de leur grande voisine, mais à partir de Porto-Maurizio, en passant par Alassio, Varazze, Rapallo, jusqu'à Viareggio, une sorte de foire estivale, où grouillaient des milliers de baigneurs, s'épanouissait dans toute sa gloire ou sévissait dans toute son horreur, selon qu'on aime ou qu'on déteste ce genre de villégiature. A Rapallo, à Alassio, à Viareggio, notamment, l'encombrement des hôtels était tel que nous dûmes renoncer à y passer la nuit.

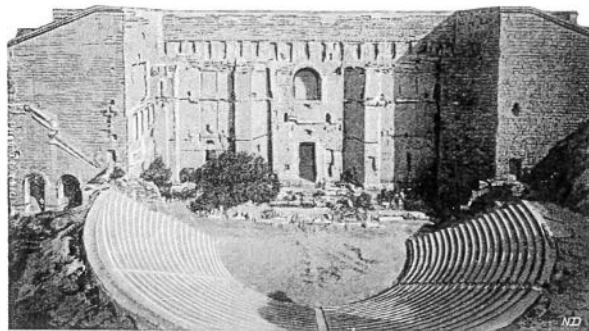
Or, la moyenne thermométrique de la Riviera italienne est, durant l'été, exactement la même que celle de la Riviera française. Seulement les Italiens savent s'y adapter. Au lieu de ruisseler sous des vêtements étriés, de s'étrangler dans



Promenade des Anglais

des carcans d'émail, de s'éponger le front sous des "canotiers" trop lourds et trop étroits, ou des "melons" semblables à des cloches à congestions, du matin jusqu'au crépuscule, hommes et femmes, chaussés d'espadrilles, coiffés de chapeaux de toile ou de paille molle, les jambes, les bras et le haut du torse nus, dans les rues, au restaurant, à l'hôtel, chez le pâtisseries, au café, dans les jardins, vivent en costume de bain. A chaque instant on se replonge dans la mer lumineuse et rafraichissante et on ne s'habille qu'à l'heure du dîner. Ainsi devient salubre, tonique et délicieuse, une existence qui, de l'autre côté de Vintimille, paraît intolérable et déprimante.

MAURICE MAETERLINCK.

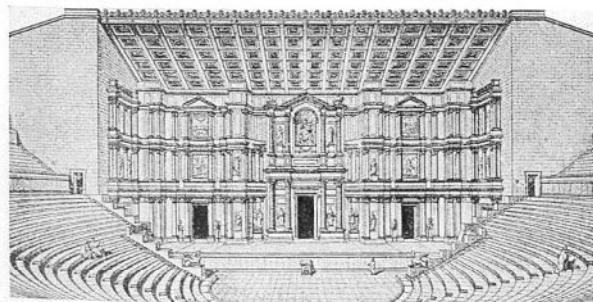


Le Théâtre aujourd'hui

SOUVENIRS SUR LE THÉÂTRE ANTIQUE D'ORANGE

CE théâtre est illustre. Sa gloire rayonne sur l'univers. De toutes parts, chaque année, des pèlerins viennent y célébrer, groupés en un fervent auditoire, les augustes mystères de l'art tragique et lyrique.

J'eus la bonne fortune, il y a quelque trente-cinq ans, d'assister à une des premières représentations qui y furent données. De ces soirées à jamais fameuses naquit une sorte de religion qui compte d'innombrables fidèles... C'était en 1888. La scène antique, le grand mur, les gradins de pierre suspendus au flanc de la colline, ce monument ample et magnifique, miraculeusement conservé, ne jouissait guère que d'une renommée locale. Ailleurs, on en avait ouï parler; on ne le connaissait pas. Ce jour-là, il s'agissait d'une fête intime et d'autant plus agréable. La Provence y assistait debout et frémissante autour de son roi Frédéric Mistral; le Nord ne s'était pas dérangé; c'est à peine si nous nous trouvions quatre ou cinq délégués de la presse parisienne mêlés à la foule des cigaliers et des félibres. Et nous ne croyions guère exercer un sacerdoce, ni participer à une grandiose manifestation; nous ne songions qu'à nous divertir, qu'à nous griser de soleil. Henry Fouquier menait la caravane et prononçait des harangues fleuries, empreintes d'une philosophie et d'une



Décoration primitive de la scène d'après l'architecte Caristie



Arc de triomphe actuel

les marches de l'Arc de triomphe, décidés à vaincre la mauvaise fortune par un redoublement de belle humeur. Les dieux envoyèrent à notre bon Francisque Sarcey une inspiration : " Le collège... Où se trouve le collège ? "

Le collège dressait, tout à côté, son portique. Le principal nous y reçut avec urbanité. C'était un excellent homme, bienveillant et timide ; il nous ouvrit l'immense dortoir dans lequel un régiment de cavalerie aurait évolué à l'aise. Nous étions logés princièriement, et pouvions par avance, entre ces murs studieux, saturés de classicisme, nous pénétrer des joies esthétiques qui nous étaient annoncées.

Elles furent plus vives, et le spectacle plus saisissant qu'on ne l'avait prédit. Mounet-Sully aurait voulu que la représentation eût lieu vers le déclin du jour, de façon que la fin du drame coïncidât avec le crépuscule. Œdipe aveugle, appuyé sur l'épaule du jeune berger, s'en allant d'un pas accablé, sous un dernier rayon de soleil, l'auguste silhouette, grandie et transfigurée, se détachant sur la pourpre du couchant... Quel tableau ! Le maire d'Orange ne put, pour des raisons administratives, se plier au vœu du tragédien. Mounet dut se contenter de la lumière électrique ; le fils de Laïus, la plaintive Jocaste, le devin Tirésias en furent réduits à manœuvrer sous les feux croisés de deux phares Jablochhoff. Ils n'en excitèrent pas moins d'enthousiasme.

Était-ce le contact de cet immense auditoire, la douceur d'une nuit d'été pleine d'étoiles, la surprise d'une jouissance inattendue et neuve ? Les vers de Sophocle, honnêtement et virilement traduits par Jules Lacroix, soutenus par la musique expressive de Membrée, nous arrachèrent des larmes. Chaque scène était suivie

grâce athéniennes. Cette odyssée dura une semaine qui s'enfuit comme un rêve. Ce fut un délicieux vagabondage à travers les routes poudreuses et les villages sarrasins aux rues montantes et fraîches. A chaque carrefour, un buste nous attendait, ou tout au moins une plaque commémorative.

Quand nous arrivâmes à Orange, la petite ville était débordée. Il n'y restait plus une chambre disponible, ni un lit, ni une botte de paille. Je nous vois encore traînant nos valises, quémendant à chaque porte une hospitalité qui nous était cordialement refusée, et nous asseyant, de guerre lasse, sur

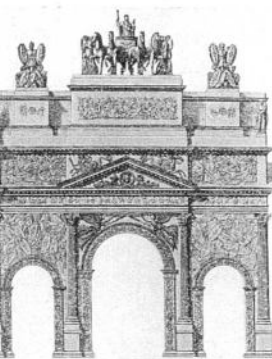


Mounet-Sully dans *Oedipe-Roi*

d'acclamations véhémentes, auxquelles succédaient de profonds silences. Les spectateurs qui n'avaient pu accéder dans l'hémicycle étaient massés sur la colline prochaine. Œdipe avait devant lui tout un peuple. Aussi loin que ses regards pouvaient aller, il apercevait des faces attentives ; sa voix, qui s'envolait vers les nuées, éveillait dans quinze mille cœurs un même frisson ; lettrés et illettrés, écrivains et villageois, parisiennes et filles d'Arles, communiaient dans une ivresse enflammée. On eût dit qu'un pieux sacrifice se célébrait ; la cérémonie avait quelque chose de sacerdotal, de rituel. Et Mounet-Sully, drapé dans sa robe blanche, ressemblait à un prêtre officiant, beaucoup plus qu'à un acteur déclamant son rôle.

Souvent je retournai à Orange. Je songe à ce passé déjà lointain. Que d'images me remontent à l'esprit !...

Un soir, la représentation terminée, nous nous dirigeons vers la demeure d'un aimable habitant d'Orange, M. de Falconnet, fin dilettante, qui adore le théâtre et qui nous a conviés à un petit souper littéraire. Nous y trouvons naturellement des poètes de passage et toute la Comédie assemblée. Mistral est là, le roi des Félibres, Mistral simple et majestueux, et silencieux, cachant sa timidité sous un calme imperturbable d'idole. Lorsqu'il voit entrer Mounet-Sully encore tout bouillant de la bataille, ayant du rouge aux joues et dans l'œil l'éclair radieux de la victoire, il s'approche du tragédien et, sans lui dire un mot, il lui donne l'accolade, muette étreinte plus éloquente que de longs discours.



Arc de triomphe, décoration primitive

J'ai une furieuse envie d'entendre Mistral chanter ses fameux couplets de la *Coupo Santo* et je confie ce désir à mon voisin :

" Mistral, me dit Jules Claretie, ne chante cet air sacré que dans les circonstances solennelles, au banquet de la Sainte-Estelle, ou sous les ombrages de la Barthelasse, les soirs de banquets félibréens. "

Rien ne coûte d'essayer... Un félibre de Marseille, Auguste Rondel, se détache en ambassadeur. Et je dois dire que sa prière est bien accueillie. Mistral s'exécute, et d'un organe légèrement chevrotant et fatigué, mais dont le timbre est très doux, il exalte le saint mystère de la coupe fraternelle.

Nous levons nos verres... Paul Mounet déclame avec une farouche



Mlle Bartet, dans *Antigone*



Vue sur les gradins

le monde fut secoué. Comme j'en parlais à Mounet-Sully :

"J'ai été sur le point d'écartier ma tunique, m'expliqua-t-il, et de lutter contre le mistral. Mais je me suis dit qu'Œdipe, étant aveugle, ne devait point remarquer ce voile dont sa tête était brusquement couverte..."

Vous reconnaissez, à ce trait ingénu, les scrupules du grand tragédien.

Et je vois aussi, ce même soir, surgir au fond de ma mémoire, la fière et altière silhouette de M^{lle} Bréval, de l'Opéra, en Muse, les plis frissonnants de sa tunique plaquée sur son corps sculptural, agitée par le vent du nord rageur. Nos yeux émerveillés curent apercevoir la Victoire de Samothrace ressuscitée, intacte et vivante.

Je m'arrête... J'aurais trop de choses à dire. Le théâtre d'Orange fait partie du trésor artistique de notre pays. Les dévots de Sophocle, de Racine, de Corneille y accourent des confins du monde comme naguère les dévots de Wagner allaient en Allemagne écouter pieusement les chefs-d'œuvre de leur dieu. On l'a baptisé le Bayreuth français. Ces antiques pierres, ce mur éternel continueront à recevoir la visite et l'hommage de ceux qui adorent les nobles pensées et les beaux vers. La race, heureusement! n'en est pas perdue. Ce culte se perpétuera longtemps, toujours...

ADOLPHE BRISSON.

énergie quelques versets de la *Reine Jeanne*, et le grand homme s'en va, suivi dans sa retraite par son chancelier, Paul Mariéton...

Et quand nous sortons nous-mêmes, le vent s'est calmé, des étoiles brillent au ciel, l'haleine des fleurs nous caresse.

Une dernière vision, inoubliable vision d'art.

Il fait grand vent. Mounet-Sully n'a pas eu à s'en plaindre, le mistral l'a merveilleusement secondé. Lorsque Œdipe est apparu, à la fin du drame, la face sanglante, les yeux crevés, une rafale a soulevé sa tunique et l'a jetée, comme un voile sur son visage. On eût dit que Jupiter voulait dérober aux mortels la vue de cette triste victime.

Étrange coup de théâtre dont tout



Vue extérieure



LE CHARME DE LYON

Les quais du Rhône

TRISTE, Lyon?... Maussade, Lyon?... Mais pas du tout!... Sous un ciel gris, dans un cadre de hautes maisons sans grand caractère, par des rues presque toujours étroites, qui aboutissent généralement à quelque pont, Lyon se promène, satisfait, bien vêtu, sans préoccupations apparentes et sans crispation nerveuse. Certes, il y a en cette flânerie quelque chose de particulier, dû au caractère de ceux qui déambulent et qui ne ressemblent ni aux graves promeneurs des pays du Nord, ni aux badauds frivoles et gesticulateurs du Midi. Mais, je vous le demande, en laquelle de ses manifestations la métropole du Rhône ne nous offre-t-elle pas le même singulier phénomène? Fréquemment, depuis mon arrivée, je m'interroge pour savoir si je me trouve dans le Sud ou dans le Septentrion.

A un pas, il y a Nîmes qui est l'essence de la grâce méridionale, avec son parfum d'orangers, ses chants de cigales et son panache chevaleresque... A un pas aussi, il y a Genève, l'austère Genève, qui s'empara de l'âme de Calvin pour donner en échange, à la France, le cœur de Rousseau; la Genève puritaine, quiète, inflexible, ennemie du lyrisme et si folle en sa sagesse qu'elle considère l'amour comme un péché. Et, entre une influence et l'autre, Lyon semble toujours hésitant, toujours indécis, toujours perplexe. Ses hommes, partisans du bien-être tranquille, disent souvent : "Nous sommes du Nord". Mais il arrive à ses femmes de murmurer en souriant : "Nous sommes du Midi".

Que Lyon est la ville la plus laborieuse et la plus active de France, les statistiques nous l'apprennent. Seulement, cela ne se voit pas de prime abord. Depuis les rives du Rhône jusqu'à celles de la Saône, toute la ville semble habitée par de paisibles rentiers, uniquement soucieux de bonne vie et de bien-être. Les magasins de frivolités et les lieux de plaisir sont, ici, peut-être plus nombreux qu'à Paris. Pour concilier ces deux goûts du commerce et de la flânerie, de l'utile et de l'agréable, les Lyonnais ont, depuis quelques années, institué une Foire annuelle, très animée, très fertile.



Le Palais des Arts



Foire de Lyon. Un coin du parc de la Tête d'Or

"Notre pays, disent-ils, fut le plus "forain" d'Europe... Ne vous rappelez-vous pas l'importance qu'eurent, dès le XII^e siècle, les foires de Champagne et de la Brie?... Plus tard, pour lutter contre la concurrence de Genève, nous créâmes une foire qui arriva à être, au XVI^e siècle, la première du monde, à cause de notre richesse industrielle et de notre situation géographique, à mi-chemin de l'Allemagne à la Méditerranée. Du Nord, du Midi, de l'Orient, jusque de l'Extrême-Orient, des marchands nous arrivaient, vêtus de leurs costumes nationaux, pour offrir les plus hétérogènes marchandises aux commerçants français. Les historiens évaluent à deux millions d'écus d'or le chiffre des affaires qui se traitaient chaque année sur cette place... Évidemment, cela n'est rien comparé aux centaines de millions de francs que représente aujourd'hui notre seule industrie de la soie; mais à cette époque-là, c'était un record... Gênes, elle-même; Gênes la "superbe" n'obtenait pas, avec sa foire, d'aussi brillants résultats. Dans certains pays, il se formait des caravanes uniquement pour venir ici vendre ou acheter; et beaucoup qui venaient avec l'intention de réaliser un gain et de repartir de suite, s'installaient dans la ville d'une façon définitive. C'est ainsi que se formèrent les principales colonies étrangères du Rhône, ou, comme on disait alors, les premières "nations". Les Italiens, surtout, finirent par devenir comme un peuple à part dans nos murs. Tout ce qu'il y a d'artistique chez nous, nous le devons à nos Florentins de la Renaissance. Sous le règne de François I^{er}, nous comptions quatre-vingts banques toscanes. Pas une monnaie ne s'échangeait sur la place, sans passer entre les mains de ces banquiers..."

Il est à noter que la Foire de Lyon diffère, par sa discrétion, par son luxe, par son élégance, de celles d'Allemagne et de Russie. C'est formidable sans être bruyant et babélique en conservant le bon goût français. Il y a de tout dans son enceinte; mais tout y est bien ordonné. Ce qui le plus m'attire et m'intéresse, ce qui me surprend le plus, pour mieux dire, c'est l'infinité d'objets de luxe, frivoles, inutiles et chers: Ces cristaux diaphanes en lesquels se joue la lumière!... Ces parfums enivrants!... Ces dentelles subtiles échappées de doigts de fées!... Ces rubans, ces plumes, ces ornements!... Ces bijoux capricieux, œuvres d'artistes anonymes et qui mériteraient une renommée impérissable!... Ces étoffes



Fragment du suaire de Mozar Perse, IX^e siècle



Rue couverte du Palais de la Foire

surbrodées d'argent, d'or, de perles! Et l'on se demande, un peu déconcerté, un peu effrayé, comment l'humanité a pu, au sortir de la plus effroyable tragédie que les siècles passés aient vue et que verront les siècles à venir, avoir le temps et le goût de penser à tant de luxe, de frivolité, de coquetterie, de prodigalité, de grâce, de mignardise, de délicatesse, d'élégance, à tant de séduction... Elle est, en somme, cette foire fameuse, le plus bel étalage de richesse et de bon goût qu'une métropole industrielle puisse faire.

— Mais, ce que je suis venu voir à Lyon, ce n'est pas ça. C'est autre chose... Dans cette ville immense, qui semble une banque, un atelier et une maison de commerce, existe la plus idéale, la plus exquise oasis d'art et d'évocations. A vrai dire, les Lyonnais ne pensèrent pas, en la fondant, à la beauté, mais bien aux affaires. Ce qu'ils se proposèrent, ce fut de réunir le plus grand nombre possible de modèles industriels pour leurs soieries. Et avec l'esprit un peu yankee qui les anime en leurs entreprises, ils dépensèrent soixante millions à faire venir de tous les pays du monde les pièces de soie qui représentent le mieux les innombrables types du travail humain. Enfin, quand ils comprirent qu'il ne leur

manquait plus rien, ils dirent: "Voici la seule galerie complète d'étoffes précieuses qui existe dans l'Univers". Ils auraient même pu ajouter: "Vous avez là l'endroit le plus propice à la reconstruction des splendeurs des époques enfuies... Vous avez là le palais des rêves somptueux... Vous avez là tout le luxe, toute la coquetterie, toutes les voluptés d'autrefois... Vous avez là les Mille et une Nuits de l'histoire..." Car c'est cela, et non pas une école industrielle, que le Musée des Tissus de Lyon.

Ah! les superbes manteaux de brocat, les courtines dont les médaillons brillent comme des custodes, les rideaux d'autel au centre desquels Jésus écarte ses bras d'or, les tapis de velours broché, avec leurs vieux blasons dorés, les étendards orientaux couverts de mystérieux signes de guerre et de piété; les mitres incrustées de saphirs et d'émeraudes, les chasubles claires rehaussées par les *clavi* et les *calliculae* traditionnels, les dalmatiques princières avec leurs franges d'argent!... Tout cela nous attire et nous séduit; tout cela nous parle d'une vie qui fut plus belle que la nôtre; tout cela nous inspire des nostalgies très vagues et très



Tenture de Philippe de la Salle tissée pour Marie-Antoinette



Le portail de l'Hôtel de la Tourette

mélancoliques. Mais il y a encore quelque chose de mieux, de plus humain, de plus vivant et de plus éloquent dans les galeries lyonnaises : c'est le salon des costumes anciens ; un vestiaire de fantômes, une garde-robe de trépassés, quelque chose qui est, à la fois, sacré et macabre, galant et effrayant. Réunies en un magnifique cortège, les dames sans tête semblent la résurrection décapitée d'un carnaval aristocratique. Toutes les grandes époques y sont représentées, depuis le Moyen Âge jusqu'au Directoire d'où nous vient la renaissance grecque, l'amour des courbes pures, le respect du modelé naturel. Ah ! les divines figures enveloppées de chlamydes que je vois là ! Il en est qui sont des tanagras en dentelles, en mousselines et en gazes... Les couturiers viennent ici pour combiner de nouvelles modes qui ne sont, en général, que des modes désuetes exhumées.

Tout a, en effet, entre ces murs, un intérêt pratique et mercantile. Tout est fait pour collaborer au travail immense de la cité. Tout se traduit en chiffres et en détails précis. Je me contente d'admirer, halluciné, le défilé de ces fantômes qui conservent, en un symbole terrible de l'existence féminine, leurs atours, leur coquetterie, leur luxe, leur maintien... et qui n'ont pas de tête.

La grande richesse du musée lyonnais consiste en les soieries historiques... Il n'y a rien au monde de comparable à cela. Toute la splendeur orientale, toute la richesse de l'ancienne Italie, tout le brillant de l'Espagne moresque, toute la beauté fleurie et blasonnée de la France royale sont là. Depuis les premières soieries coptes du VII^e siècle, jusqu'aux brocarts dorés du Premier Empire, chaque type d'étoffe, chaque mode, chaque pays, chaque époque s'y trouvent dignement représentés.

— L'antiquité — nous dit le Directeur du Musée Lyonnais — ne connut point la soie... Dans les trésors de la Reine de Saba, dans les galeries de Cléopâtre, dans le boudoir de Phryné, dans le palais de Claudia, il n'y eut pas une seule pièce de cette matière.

En notre grande ignorance, ce simple renseignement nous surprend comme une désillusionnante découverte. Notre docte cicerone sourit ironiquement, en devant mes pensées, et murmure : " Les poètes commettent souvent l'anachronisme d'habiller de brocart les courtisanes de l'antiquité..."

En sortant du musée, par les bords du Rhône, nous marchons lentement dans la brume légère de ce matin printanier. Au loin, sur les flancs d'une colline, surgissent de vagues silhouettes de tours, de dômes et de terrasses. Sur l'interminable quai planté d'arbres séculaires, les maisons grises et uniformes érigent leurs façades avec une douce



Le pont de la Guillotière et l'Hôtel-Dieu

monotonie. Il n'y a rien qui révèle un désir de plaire ; pas un fronton différent des autres ; pas un portail pittoresque ; il n'y a même pas de balcons. La vie se concentre ici à l'intérieur, comme dans les pays musulmans, et pour la rue il ne reste que le mur nu, percé de fenêtres rectilignes. Le tableau est d'une gravité infinie, d'une mélancolie sans âge, qui peut tout aussi bien dater d'un an comme d'un siècle. Devant nous s'étale, harmonieux et couronné de coupes, le grand Hôtel-Dieu, majestueux, serein, d'une élégance sobre qui ne fait pas penser à sa grandeur, mais seulement à sa grâce. Bien qu'immense, en effet, l'édifice n'a rien de colossal. On dirait une longue frise tranquille où les fenêtres répètent les mêmes dessins en une théorie parfaite de cadres symétriques. Sa haute corniche n'a point d'ornements, et court au bord du toit comme une balustrade de jardin.

Mon guide s'éloigne, tournant le dos à l'illustre hôpital et me dit qu'il va me mener voir la cathédrale. Dans la rue Saint-Jean, c'est un balcon, vestige fleuri d'une demeure de la Renaissance, qui nous séduit. Puis, dans la même rue, nous voyons une maisonnette gothique, avec un patio à galeries ogivales dignes d'être conservées dans un musée, et à portes comme il n'en existe plus que dans les cloîtres fameux. Plus loin, le portique de l'ancien Hôtel de la Tourette, avec sa grille et ses blasons, inspire à mon compagnon d'amers reproches contre les hommes de la Révolution, qui, paraît-il, détruisirent force palais semblables à celui-ci. " Il n'y a que les modernistes, avec leur manie d'urbanisation — murmure-t-il — qui soient aussi criminels que les amis de Robespierre. Tout près de là, sur la Place aux Changes, nous nous arrêtons devant un édifice converti aujourd'hui en temple protestant et qui, à son origine, fut destiné à servir de salle aux assemblées commerciales ; construit par Souriot, au début du XVIII^e siècle, il a la beauté néo-hellénique alors à la mode. " Ce n'est pas un chef-d'œuvre — dit mon guide — nonobstant, nos meilleurs architectes voudraient bien pouvoir pondre quelque chose dans ce goût-là. " Quand nous nous éloignons, une rue entière, une étroite rue sombre, me rappelle les vieilles cités espagnoles : c'est la Montée du Change, avec ses façades inégales, ses tourelles, ses petits balcons capricieux, ses immenses vestibules épiscopaux, ses boutiques sordides et ses murailles énigmatiques.

Et nous arrivons enfin sur la place de la Cathédrale. Mon ami s'arrête et, se découvrant, s'écrie : Salut, noble église ! Puis, par crainte sans doute que je hasarde des comparaisons irrévérencieuses, il me dit :

— Évidemment, les historiens peuvent prétendre, avec quelque apparence de



La Fontaine des Jacobins



Le Palais de Justice et le côteau de Fourvière



La Cathédrale Saint-Jean

raison, que ce sanctuaire n'est ni si pur ni si beau que ceux d'Amiens ou de Reims... Il n'a, en effet, ni l'abondance d'ornements, ni l'énormité de lignes de ces siens grands freres... Mais en sa sobriété, il peut très bien figurer à côté d'eux, sans rougir si je puis dire... Remarquez la pureté de sa masse... Voyez ses portiques ouvragés comme des custodes... Et ses tours robustes, presque menaçantes, quasi militaires, avec les tourelles qui en défendent les flancs et leur donnent un aspect de forteresses aériennes. Voyez sa rosace immense, enchâssée dans la façade comme un joyau d'émail sur la poitrine d'un guerrier mystique. Remarquez, en somme, ce qu'il y a en elle de typique, de lyonnais, ce qui peut servir à expliquer le caractère de ses édificateurs et de ceux qui se formèrent à son ombre auguste... Les critiques, en général ne s'occupent guère de cela. Et, pourtant, il n'est rien d'aussi monstrueux que ces fleurs artificielles de l'architecture qui ne parlent, ni ne peuvent parler au cœur des peuples chez lesquels elles sont nées... Pour qu'un temple soit véritablement sacré, il lui faut répondre aux palpitations de l'organisme dans lequel il vit. — Ici un coffret ciselé, pareil à celui de Milan, ou un majestueux et somptueux joyau, semblable à celui de Reims, ne serait pas à sa place. Mettez à ce sanctuaire les fleches de celui de Cologne, et vous les verrez se perdre dans la brume. Garnissez cette façade de médaillons tirés de Bourges et vous ne les apercevrez plus dans la pénombre de nos automnes. Ce qu'il nous fallait, c'était une citadelle sainte, rythmique en ses grandes lignes, mais non point délicate, ni légère, ni filigranée... Nous sommes un peuple positif, froid, grave et croyant... Aussi notre cathédrale, telle qu'elle est, s'adapte-t-elle à merveille à notre mentalité et à notre sentimentalité.

Je lui demande : " Entrons-nous ? " " Non, me répond-il, non ! Une heure, ce n'est pas suffisant... Les monuments gothiques, dans les nefs desquels s'amoncellent les ombres des siècles, ne sont pas faits pour voyageurs pressés... Elles ont quelque chose d'irrévérence artistique, ces promenades hâtives au cours desquelles on contemple les choses saintes avec des regards simplement curieux ou distraits... Une existence entière suffirait à peine pour arriver à sentir palpiter l'organisme vivant et éternel d'un alcazar mystique... N'entrons pas, croyez-moi..."

Et il y a une telle conviction de sincérité chez ce professeur que je croyais uniquement préoccupé de théories historiques et d'archéologiques détails, que je n'ose pas insister. Son visage, en apparence froid, s'est animé peu à peu d'une espèce de fièvre visionnaire qui palpite sur ses lèvres et brille dans ses yeux. On devine que ce ne sont pas les " beaux-arts " en général et d'une façon abstraite qui l'intéressent ; mais seulement ce qui en eux représente la vie même de sa région, avec tout son passé et tout son avenir.

" Ici, me dit-il, quand nous quittons le parvis de la Cathédrale, nous avons moins d'édifices illustres que dans d'autres grandes villes de province ; mais chacun de ceux que nous avons incarné quelque chose de nous-mêmes. Il n'y a rien de postiche dans notre guirlande architectonique. "

En effet : il n'y a rien à Lyon, dans son art et dans son existence, absolument rien qui ne soit et très lyonnais et très sincère.

E. GÓMEZ-CARRILLO.



L'Eglise d'Ainay



LA CAMARGUE

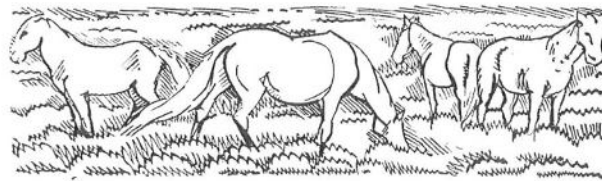
Sicut erat in principio et nunc et semper

C'est plat, simple, calme, âpre, caressant : il semble qu'il n'y a rien : on y trouve tout.

En s'éloignant d'Arles vers le sud on pénètre dans cet éventail qui s'ouvre entre les deux bras du Rhône et s'orne de la dentelle des étangs et de la frange de la Méditerranée. A mesure qu'on avance l'horizon s'éloigne, la vue s'élargit ; bientôt c'est la terre nue, givrée de sel, voilée d'enganes, parsemée de touffes de tamaris : les marais apparaissent de plus en plus nombreux, disputent le regard à la terre et, reflétant le ciel, vous font planer dans un monde nouveau où l'eau, la terre et les nuages tissent l'atmosphère.

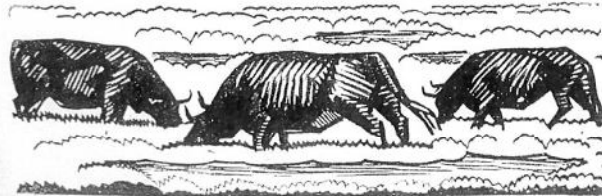
Et d'un côté les Alpilles, de l'autre les Cévennes, la mer entre les deux, le ciel et la terre entremêlés vous remplissent la poitrine.

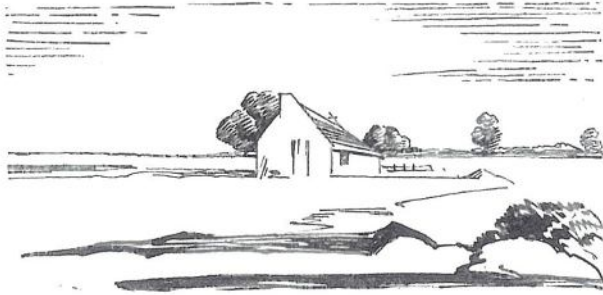
En Camargue, il y a toutes sortes d'animaux qui représentent eux aussi l'univers



et l'éternité. A Bauduc il y a des pingouins ; les flamants déploient des écharpes roses au-dessus du Vaccarès ; des castors abattent les arbres du Sylveréal et de l'Armelière ; des tortues traversent les drailles de l'Amarée ; de petits scorpions donnent l'illusion des colonies ; les moustiques torturent avec sagacité les étrangers insensibles à la beauté du pays. Et puis il y a le cheval camargue, ce descendant direct du cheval primitif qui perpétue ici la faune préhistorique. Et puis il y a les taureaux ; les familles de taureaux avec leurs mœurs, leurs traditions et leurs habitudes : on peut vivre avec eux, au milieu d'eux et apprendre qu'ils ont comme nous leurs coutumes et leurs routines, l'esprit de famille et la cruauté, qu'ils sont sans pitié pour leurs vieux chefs et qu'ils honorent leurs morts après les avoir massacrés.

Et quand, après avoir traversé la Camargue on arrive aux Saintes-Maries-de-la-Mer, après avoir vu et respiré l'eau, l'air et la terre sous le feu du ciel, après avoir





rencontré les animaux qui y vivent depuis la création du monde, on trouve l'humanité entre la basilique des Saintes et la télégraphie sans fil.

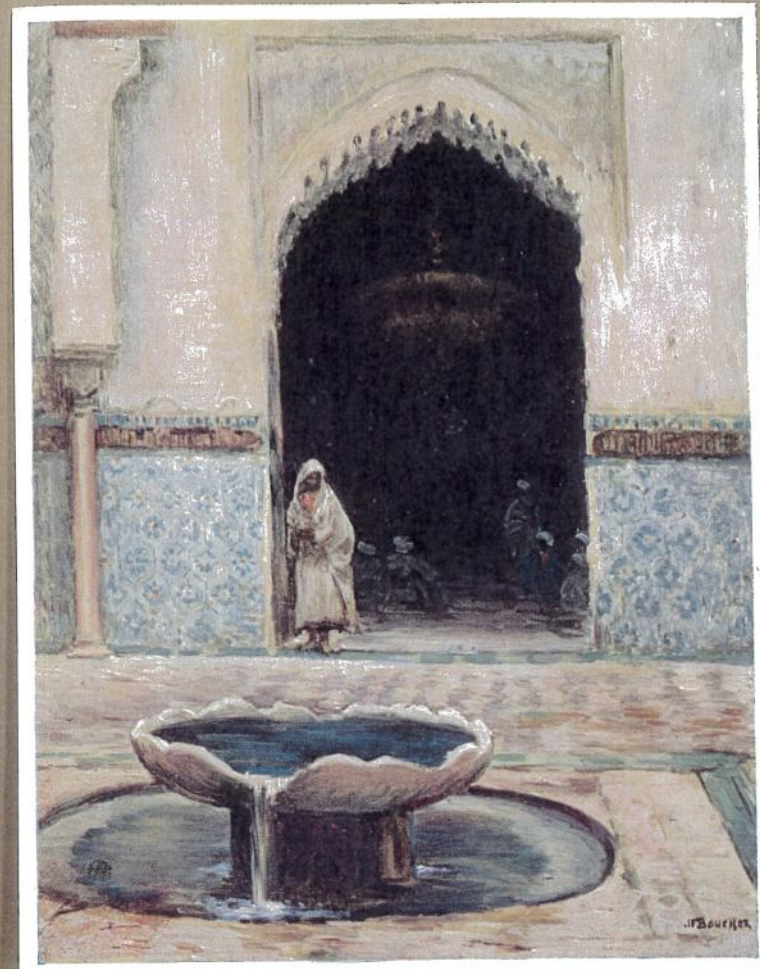
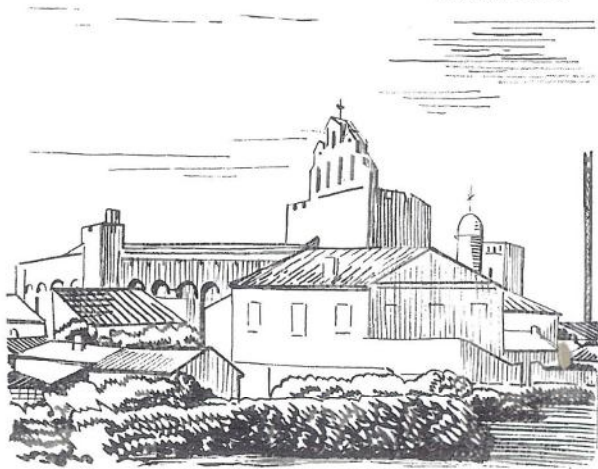
Au pied de la cathédrale, à l'ombre de la légende et du mystère des siècles passés, les Saintins peignent de blanc leurs maisons, surveillent le temps qu'il fait, se racontent des histoires et attendent les taureaux : un lapin quand la lune est claire, un petit poisson quand la mer est douce, un bain de soleil et un verre de vin ; une course de taureaux ou une ferrade, une naissance, un enterrement, une dispute, un scandale ; et les enfants vont ramasser des médailles romaines sur les bords du Vaccarès ou des amphores grecques sur la plage de l'Agacholle.

Dans l'église les reliques de sainte Marie Jacobé, de sainte Marie Salomé et de Sara, leur servante noire, reposent avec la pierre sur laquelle on égorgait jadis les taureaux immolés à Mithra, et les Bohémiens, au mois de mai, apportent à sainte Sara l'hommage d'une race, farouche et irréductible, entre des notaires d'Arles et des vierges du Languedoc.

Les manadiers et les gardians font des vers, les disent ou les chantent, dansent entre un triage et une bandide, et, parmi les taureaux et les chevaux sauvages, conservent la tradition la plus pure d'une culture, d'une hospitalité et d'une politesse de gentilshommes.

On parle politique le temps de la digestion, et les antennes de la T. S. F. recueillent inlassablement les nouvelles du monde entier que personne ne va chercher.

HERMANN-PAUL.



FEZ
COUR DE LA MEDERSA ATTARINE
PAR FÉLIX BOUCHOR